

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de  
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

**Goudar, Ange**

**A Cologne, 1764**

Lettre LIII. Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9435**

“ Enfin les roïautés des deux théâtres  
 “ sont parvenues aujourd’hui en pièces &  
 “ en lambeaux à trois-directeurs qui les  
 “ font valoir pour leur compte ; leurs re-  
 “ venus sont de quatre-vingt mille-livres  
 “ sterling, sur quoi il faut païer les  
 “ charges. Il y a une infinité d’états  
 “ souverains en Allemagne, qui ne ren-  
 “ dent pas tant.

## L E T T R E L I I I .

*Le Même au Mandarin Kie-tou-na,*  
 à Pékin.

de Londres.

**L**A plûpart des arts & des métiers en  
 Angleterre s'exercent sur la parole ;  
 pour être d'une certaine profession à Lon-  
 dres, il suffit de le dire. Il y a dans cette  
 capitale une infinité d'étrangers très ha-  
 biles, car ils enseignent ce qu'ils ne savent  
 pas ; ce qui est la science la plus difficile  
 qu'il y ait au monde.

Plusieurs se font professeurs de mathé-  
 matiques, d'algèbre, ou de physique ; les  
 uns deviennent tout d'un coup médecins,  
 les autres chirurgiens ; je ne parle point  
 des charlatans, & de ceux qui vendent  
 des spécifiques, qui ont le droit d'être sa-  
 vans,

vans, avec la permission de l'impudence & de l'effronterie; d'autres se donnent pour maîtres de danse, d'escrime, & enseignent à monter à cheval. Ceux qui n'ont absolument aucun talent, & qui se trouvent dépourvus de tout génie, se font maîtres de langue Française. Le nombre de ceux ci est très grand; car pour le devenir, il suffit d'en prendre le titre.

J'allai dîner dernièrement chez une dame Angloise que je visite quelquefois, qui a dix-ans de cette école, & qui passe dans Londres pour connoître toutes les finesses de cette langue. Après qu'on eut placé le bouilli sur la table, je lui demandai si elle vouloit me permettre de lui en servir; elle me répondit, *s'il vout plaît, Monsieur.* Un moment après, je lui proposai de manger de la salade, elle me dit, *de tout mon coeur.* La conversation étant venue à tomber sur une personne de sa connoissance, je m'informai si elle la visitoit souvent; & elle me répondit *qu'il y avoit un quart d'an qu'elle ne l'avoit vue, & qu'elle ne la verroit peut-être pas d'un demi an.*

Comme dans ma dernière visite, je lui avois recommandé un certain livre traduit du Chinois, je la priai de me dire si elle l'avoit lu; elle me dit *qu'elle l'avoit fait*

*fait chercher chez tous les libraires de la ville; mais qu'il n'y avoit pas telle chose. Après le diner, elle me demanda si je voulois boire du café; je lui répondis que j'en prenois quelquefois. En prenant congé d'elle, je sollicitai la permission de continuer à la visiter: elle me dit qu'on pouvoit la voir à toute heure; mais que le plus sûr pour la trouver étoit de venir le matin à douze heures, &c. & autres expressions qui n'entrent point dans le caractère de la langue François, comme un étranger un peu versé dans cet idiome, peut aisément s'en appercevoir*

Dans la plûpart des maisons Angloises il y a comme une dissonance domestique; on y voit pour l'ordinaire un perruquier Parisien, un cuisinier François, & un gouverneur Suisse: celui-ci se charge d'apprendre au jeune seigneur les sciences qu'il ignore lui-même.

En France les Suisses sont à la porte, à Londres ils sont dans la maison. Il y a des nations épaisses dont les organes durs & pesants, ne les rendent propres qu'à de certaines connoissances où le génie est moins nécessaire que le travail. Il ne faut point confier à de tels hommes l'éducation des jeunes gens. Les Suisses  
6  
n'ont

n'ont pas assez de cet esprit volatil dont les François ont trop : la nature des premiers est trop matérielle. Le bon sens chez eux absorbe le goût; aussi ceux qui examinent de près l'Angleterre, prétendent que, depuis qu'elle confie sa jeunesse à de tels gouverneurs, elle devient lourde & pesante, comme ses maîtres les Suisses. Je ne dis point que cette nation manque de génie; mais seulement qu'elle n'est point propre à ce à quoi on l'emploie en Angleterre.

## L E T T R E L I V .

*Le Mandarin Ni-ou-san au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.*

De Montpellier.

**L** E S gens d'église, d'épée, de robe & autres s'assemblent chaque année en cette ville, & s'appellent les états.

Ces états, qui jadis furent établis sans doute pour régler les affaires de la province, durent trois-mois; & voici l'ordre d'expédition qu'on y observe régulièrement.

Le premier mois se passe en visites & en repas magnifiques; dans le second on commence les affaires, & dans le troi-  
sième